

## *Avant-propos*

Un jour, en ouvrant un secrétaire dans l'appartement familial parisien du boulevard Davout, la jeune Cinta trouve un cahier rédigé par sa mère, Aurélia Moyà-Freire, lorsque adolescente, elle traversa la frontière franco-espagnole en février 1939, avec sa famille, fuyant les troupes franquistes. Cinta a alors elle-même neuf ou dix ans et trouve « que c'était bien écrit, que c'était beau ». Plus tard, à la faveur d'un déménagement, elle le prend et le garde. En 1980, lors d'une discussion, elle le montre à une amie, Monique Roumette, universitaire à Paris XIII Nord, qui lui fait part de son émotion devant ce document qu'elle considère unique et propose de le présenter au département hispanique de la BDIC. Entre cette première découverte et la publication du cahier d'Aurélia Moyà, quelques décennies se sont écoulées et le cahier lui-même a subi bien des mésaventures. Il est passé de main en main, de projet de publication en projet de publication, avant que ce travail ne nous soit confié, au cours de l'année 2010.

Aurélia Moyà est née le 26 janvier 1925 à Arbeca dans la province catalane de Lleida. Elle y vit une enfance heureuse, partagée entre l'école et une famille unie qui soutient la République et le Front populaire. Le soulèvement militaire de juillet 1936 marque le début de la guerre civile qui déchire l'Espagne pendant trois années. La jeune Aurélia suit la progression des combats et subit la dégradation des conditions de vie : à la faim et aux bombardements s'ajoute l'inquiétude croissante à mesure que les troupes franquistes étendent leur domination sur le territoire. Comme près d'un demi-million de leurs compatriotes, les Moyà fuient vers la France dans les dernières semaines de la campagne de Catalogne. Le 2 décembre 1938, ils prennent la route de l'exode. Le 2 février 1939, après avoir dépassé La Junquera et marché 5 km, ils atteignent le col du Perthus. Là, le père d'Aurélia décide de rester en Espagne car les républicains tiennent bon à Madrid

et sur le front du Centre. La famille sera convoyée par les Français vers Le Boulou.

C'est un large groupe familial de treize femmes et enfants qui traverse alors. Il est composé de :

- Aurélia ;
- sa mère Cinta Canals Guasch, épouse Moyà, son grand frère José et sa petite sœur Ramona ;
- sa tante paternelle Antonia Tarros, épouse Moyà, et ses deux filles, María Carmen et Cinta ;
- une autre tante maternelle, Rosa Queral, épouse Canals, dite « Roseta », sans enfant ;
- la cousine de sa mère, María Lleonard Canals, épouse Puig, et ses trois fils, Antonio, José et Luis ;
- enfin, la belle-sœur de cette dernière, María Puig.

Commence alors pour la famille Moyà une succession d'installations provisoires. Celles-ci lui sont d'abord assignées par le ministère de l'Intérieur qui surveille les réfugiés espagnols. Puis, une fois réunie avec ses membres masculins (le père d'Aurélia, Sebastián, et son oncle, Antonio), la famille se rend, toujours en groupe, là où du travail peut être trouvé.

C'est au cours de l'une de ces étapes, en arrivant au camp de réfugiés de Miellin (Haute-Saône) en septembre 1939, qu'Aurélia, désœuvrée et désemparée par les conditions de vie, entreprend de retracer ses péripéties depuis le passage de la frontière. Son récit commence donc en février 1939, à La Junquera. Il continue après le départ de Miellin et s'achève, interrompu par le nombre de pages limité des cahiers d'écoliers, vers la fin de 1943, semble-t-il. Le plus étonnant, dans cette écriture autobiographique spontanée, tient à la décision de rédiger en français, une langue dont Aurélia a acquis les rudiments en Espagne et qu'elle a améliorée en fréquentant avec bonheur l'école primaire française, de février à juillet 1939. Elle peut compter également sur son dictionnaire français-espagnol qu'elle a eu la présence d'esprit d'emporter avec elle au cours de l'exode. Puis, à partir du mois de novembre 1940, sur les conseils d'un professeur espagnol exilé, Aurélia rédige une version en espagnol de ce même cahier, qui correspond à une traduction plus ou moins fidèle de l'original français.

Ce cahier de « Mémoires », comme elle l'intitule elle-même, est un document historique unique en son genre. Il n'est certes

pas l'œuvre d'une grande littéraire – mais c'est précisément en cela qu'il se distingue d'une vaste littérature de l'exil déjà connue. Par un effort obstiné, Aurélia se bat avec une langue qui n'est pas la sienne pour coucher sur le papier ses impressions, ses expériences, et se faire l'historienne de sa « vie en France », sous-titre de son récit.

Pour cette édition, nous avons choisi d'intervenir le moins possible sur le texte français original car la langue d'Aurélia est presque toujours parfaitement compréhensible. Il n'était donc pas question pour nous de « nettoyer » le texte. Ainsi, nombre d'expressions fautives, maladroitement ou ambiguës ont été maintenues à dessein, pour permettre au lecteur d'être au plus près de la voix de l'auteure. Nous nous sommes seulement permis quelques rectifications minimales d'accents, de ponctuation et, parfois, d'orthographe et de grammaire : la transcription reste donc très proche de la source. Seuls les hispanismes qui rendent difficile la compréhension du texte sont explicités en notes de bas de page et nous avons ajouté, entre crochets, les quelques mots oubliés ici ou là.

Pour certains passages manquants du texte ou pour y apporter des précisions, nous nous sommes aidées de la version espagnole ultérieure du même récit, rédigée sur un autre cahier qui a été mieux conservé que l'original français. Ajoutons que le récit présenté au lecteur n'était que le début d'une histoire dont la seconde partie, qui commençait en 1943, a été perdue.

Les éclairages proposés en notes de bas de page, ainsi que l'analyse textuelle et historique à laquelle le lecteur intéressé pourra se référer en postface, s'appuient, outre ce second cahier en espagnol, sur deux sources supplémentaires. Tout d'abord, nous nous sommes entretenues avec Aurélia Moyà-Freire plusieurs fois, à l'oral et par écrit, entre 2011 et 2014. Ensuite, nous avons utilisé une version française inédite des mémoires postérieurs qu'elle a rédigés, une fois arrivée à l'âge de la retraite, et qui ont été publiés en Catalogne sous le titre *Vinc d'Arbeca. Una infantesa travessada per la guerra i l'exili* (Tàrrrega, à compte d'auteur, 2014).

Nous remercions :

Cinta Freire Cordier, fille d'Aurélia Moyà-Freire, qui a découvert et (sauve)gardé le cahier ;

Gérard Malgat, qui a su éclairer la question des départs frustrés au Mexique ;

Monique Roumette, qui la première a compris l'intérêt de la publication du cahier ;

Et – ô combien – Aurélia Moyà-Freire, qui a répondu à nos attentes avec une générosité sans faille...

Rose DUROUX, Célia KEREN, Danielle CORRADO

Juillet 2016